

## **Introduction.**

### **Le génie en mode mineur**

« C'était un garçon assez singulier, et dont l'étrange manière de vivre aurait pu fournir quelque matière aux philosophes qui étudient l'homme » (*Les deux maîtresses*).

L'œuvre de Musset est d'une telle hospitalité qu'elle peut nous paraître trop ouverte, trop facilement lisible, immédiatement habitable, sans effort. S'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, voilà que nous faisons les difficiles, que nous en venons à désirer des entre-deux, des entrebâillements équivoques ou, mieux, des clôtures radicales, des hermétismes susceptibles de défier notre frénésie herméneutique.

Il y a, attachée à Musset, comme une idée de transparence, de trop grande limpidité, de jeunesse. Trop vite débusqué le gandin. Bon pour les néophytes, les âmes simples. On acceptera qu'il devienne un personnage de roman sentimental mais de là à le prendre au sérieux... Qu'aurait-il à nous dire ? Justement, peut-être, cela : que nous sommes devenus trop graves, trop épris de systèmes, engoncés dans nos représentations, incapables de saisir, avec nos pinces trop épaisses, le charme de l'éphémère, le tintement du je ne sais quoi, le vibrato d'un presque rien, la grâce d'une silhouette qui se pare de l'air du temps pour faire entendre, à travers un rire, la difficulté d'être.

La langue de son temps, le *romantique*, Musset l'a parlée, avec un naturel déconcertant, sans forcer, comme si elle lui était d'emblée familière. Il a pris les désirs c'est-à-dire les clichés de l'époque, le goût pour les Italie, les Espagne imaginaires, les rêveries lunatiques, le goût des facéties tristes, des amours mélancoliques, il les a mis en vers, à son image, où le désespoir moderne n'oublie jamais l'impératif classique de plaire. Il a tendu à ses contemporains une poésie presque entièrement soluble dans le temps qui passe.

Face au présent, Musset n'a pas eu cette réticence qui fait la gloire posthume des antimodernes. Ce présent, il ne le prend pas à bras-le-corps comme font les Titans des Lettres, les Chateaubriand, les Balzac ou les Hugo. Il ne courbe pas hypocritement l'échine, comme Nerval, pour porter son rêve à l'abri du costume en usage. Il semble heureux d'être là, dans cette société des lendemains, né trop tard, peut-être, mais comme à l'abri de ce trop tard, dans

le calme étrange qui suit les terreurs et les galops tumultueux de l'Histoire. Musset ! son nom « sonne et craque comme les bottes vernies d'un dandy fringant et confiant jusqu'à la naïveté dans les luttes de la vie »<sup>1</sup>.

Et lorsqu'il se cabre, lorsqu'il lui arrive de se braquer devant ces temps qui font de l'artiste un marchand et de la poésie un métier, ses répugnances ne semblent qu'une manière de ponctuer un immense acquiescement. Car si « tout est mort en Europe », si ne règnent plus que le « pâle simulacre » et la « vile copie »<sup>2</sup>, cette mort a quelque chose de *comfortable*, la vie au milieu des apparences n'est pas dénuée de charme. Face au néant qui gronde, les adjuvants ne manquent pas : une belle toilette, du punch, des cigares, un art consommé de la sieste et voilà le vide domestiqué, converti en paresse, en *farniente* ou, plus noblement, en *otium*<sup>3</sup>. Pourquoi se plaindre d'un mal de siècle qui a le bon goût d'être *fashionable* ?

Avec la langue de tous, avec les images qu'on dirait usées par les regards de tous, ces amours passionnées qui se finissent à l'aube dans le sang, ces vignettes vénitiennes ou andalouses, *produits avariés nés d'un siècle vaurien* comme dira Baudelaire, il faut entendre Musset se frayer un chemin jusqu'à lui-même. Avec ces mots qu'emploient les mauvais poètes, les pauvres lieux communs qui font les parodies, il faut le voir inventer sa singularité tout en donnant à son époque la musique qu'elle réclame. À propos des *Contes d'Italie et d'Espagne* où ne se révèle, selon lui, aucun véritable sujet, Désiré Nisard écrit : « On aime mieux un poète sans sujet qu'un sujet sans poète »<sup>4</sup>. La formule cerne bien la ténuité géniale de ce que Musset a à dire à ses contemporains, cette manière dont il détourne les poncifs et les attendus du siècle pour les faire résonner d'une voix imperceptiblement personnelle.

À ce titre, et à condition de bien s'entendre sur le sens de l'épithète, il n'est pas abusif de considérer Musset comme un poète mineur. Si, en effet, l'écrivain mineur est celui qui fait usage de la langue, de la pensée et de l'imaginaire collectifs, au risque de s'y fondre, toujours à la limite d'être englouti dans une forme d'anonymat, Musset s'en est voulu un, faisant usage comme peu des stéréotypes, de la sagesse des nations, des formes populaires, assumant que ses comédies soient des proverbes mis en action, que ses poèmes puissent devenir des chansons, que son œuvre tout entière soit celle d'*un enfant du siècle*. Si le mineur est un mode qui peut avoir ses talents et même ses génies, une façon toute virtuose d'être soi en

---

<sup>1</sup> Maurice Barrès, *Amori et dolori sacrum*, « La Mort de Venise », in *Roman et voyages*, édition de Vital Rambaud, Robert Laffont, collection Bouquins, 1994, p.34.

<sup>2</sup> *Les Vœux stériles*, p.86. Notre édition de référence est celle des *Œuvres complètes* de Musset publiées par Philippe Van Tieghem, Seuil, L'intégrale, 1963.

<sup>3</sup> Telles sont les *Secrètes pensées de Rafael, gentilhomme français*, p.88.

<sup>4</sup> Désiré Nisard, article des *Débats*, cité par Philippe Van Tieghem, *Musset*, Hatier, Connaissance des Lettres, 1969, p.18.

empruntant à tous, de faire entendre un style tout en laissant affleurer la matière commune, alors, oui, Musset est mineur, suprêmement mineur, génialement mineur<sup>5</sup>.

Du sacre de l'écrivain et de la fonction spirituelle de l'artiste, tel que Paul Bénichou en a décrit l'avènement<sup>6</sup>, Musset se tient à l'écart, se défiant des poètes qui vaticinent comme des discours que fige l'esprit de sérieux. Instinctivement il se méfie des promontoires et des tribunes, il laisse à d'autres les ascensions trop verticales dans le ciel des idées. Il préfère l'oblique, le zigzag, en fidélité à ce sol où tout homme est sommé de vivre. Il sait que les surplombs sont toujours mensongers et que le poète qui se veut homme d'action se condamne à arpenter « d'ignobles tréteaux »<sup>7</sup>. Trop sceptique et ironique, trop coutumier de la pensée de l'à quoi bon, il a su faire du désenchantement une forme de prudence qui commande sa réticence à l'égard des grandes attitudes et des discours définitifs. La vérité, chez lui, ne se proclame pas, ne bombe pas le torse, elle n'est pas de ces choses dont on s'enthousiasme avec ferveur, dont on se grise jusqu'à l'hystérie : elle va nue, comme la liberté, toujours à portée d'une dénégation, d'un doute, d'une désinvolture ou d'un coup de griffe<sup>8</sup>.

À parcourir les recueils de poésie de Musset, on est frappé du nombre de pièces que l'on dirait de circonstance, adressées à un interlocuteur, ami, femme ou fille d'ami, frère..., comme si la poésie, chez lui, prenait soin de montrer qu'elle surgit d'*ici*, de cet espace, fait de quotidienneté, de rencontres, d'intimité, de familiarité et d'une forme assumée de contingence. Sa poésie ne cherche pas à gommer le théâtre tout humain d'où elle sourd, elle se défie des allégories, des stylisations trop pressantes, des hyperboles avantageuses. Elle bruisse encore de la rumeur du monde, ne prétend pas s'en couper. Ancrée dans le temps, dans l'époque, elle accepte par avance le reproche de futilité, de manque d'envergure ou d'ampleur. Si être poète, c'est faire table rase de l'instant, Musset refuse haut et fort de l'être. Pas de poésie, chez lui, sans cette vérité du moment, cette dette à l'égard des circonstances. Si le réel n'est pas toujours satisfaisant, s'il arrive au poète de rêver à des déprises ou à des évasions, il ne conçoit pas la poésie comme une échappatoire ou un passe-droit. Pas

---

<sup>5</sup> Il n'est pas sûr que nous fassions le même usage de l'adjectif que Gaëtan Picon, selon qui Musset échoue en visant, dans les *Nuits*, la grande poésie, alors qu'il parvient à plaire lorsqu'il se contente de ce qui est réellement à sa portée, à savoir les petites formes, les sujets de second ordre : « ...il est alors un excellent poète mineur » (*Histoire des littératures*, tome 3, La Pléiade, Gallimard, 1958, p.886). Sur la notion de littérature mineure, et même si nous en faisons un usage personnel, nous nous situons dans le sillage du *Kafka, pour une littérature mineure*, de Gilles Deleuze et Félix Guattari, Les éditions de Minuit, 1975, particulièrement, chapitre 3, « Qu'est-ce qu'une littérature mineure ? », pp.29-50.

<sup>6</sup> Paul Bénichou, *Le Sacre de l'écrivain, 1750-1830, Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Gallimard, Bibliothèque des Idées, 1996 [première édition, José Corti, 1973].

<sup>7</sup> *Les Vœux stériles*, p.85.

<sup>8</sup> « Que ta muse, brisant le luth des courtisanes,  
Fasse vibrer sans peur l'air de la liberté ;  
Qu'elle marche pieds nus, comme la Vérité » (*Suzon*, p.85).

d'*anywhere out of the world* chez Musset : la poésie se déploie toute entière dans l'espace où se joue la vie. Qu'il soit limité, désenchanté, médiocre, effroyablement réel ne change rien à l'affaire. Au contraire. La poésie ne se justifie que dans ce cadre-là, comme une musique qui jaillirait au milieu des conversations vaines, des serments éphémères, des discours pragmatiques. Comme une chance offerte à l'homme, non pas de se sauver, mais de garder la possibilité d'un sens et la promesse d'une beauté au sein d'un monde d'où ils ont fui. Revoir une jeune femme que l'on a connue enfant – « Vous aimiez lord Byron, les grands vers et la danse »<sup>9</sup> –, se réconcilier avec un grand poète avec lequel on était en froid – on se brouille, on se fuit et un hasard vous rassemble<sup>10</sup> –, célébrer le retour d'un frère après un long voyage en Italie – « ...je marche mieux quand ma main/ Serre la tienne »<sup>11</sup>... sont autant d'occasions poétiques.

Nombre de ses contemporains feront reproche à Musset de ne pas s'engager dans le combat politique, de ne pas donner à sa poésie un tour suffisamment sérieux. Sa manière très personnelle d'engager la poésie ne consiste pas à prendre parti, à commenter l'histoire en marche, à porter sur les événements ou sur la société un regard philosophique ou critique, mais de l'inscrire dans le tissu même du temps présent, de la plonger dans ce maelstrom de sensations contraires qu'est l'époque, travaillée par une nostalgie diffuse, traversée par des rêves de grandeur inassouvis, constamment renvoyée à son insignifiance. Le poète a beau se vouloir guide spirituel, mage ou prophète, Musset lui rappelle qu'il n'est qu'un homme de son temps, portant veste et pantalon, déambulant sur les Boulevards et non sur la Terre Sainte. Le p de poète est minuscule et doit le rester si l'on ne veut pas fausser le geste poétique, le dépayser dans des espaces improbables. Les poèmes de Musset sont souvent adressés, datés, comme des lettres ou de courts billets que l'on enverrait aux contemporains pour leur dire qu'en marge de la vie, ou dans certains de ses creux, peut se faire entendre une parole aussi fragile et véritable que le sont les larmes. Á ce titre toutes ses œuvres relèvent de la poésie de circonstance, au sens où l'entend Goethe :

« Le présent réclame ses droits ; tout ce qui s'agite quotidiennement de pensées et de sensations chez le poète veut et doit être exprimé. Si l'on a quelque grand ouvrage en tête, impossible de faire autre chose, toutes les pensées sont refoulées et de longtemps on ne goûtera même plus aux simples joies de la vie (...) Par contre, si le poète recueille du jour au jour ce que le présent lui offre, s'il traite sans tarder et tandis que l'impression est toute fraîche ce qui vient se présenter à lui, il fera sûrement quelque chose de bon,

<sup>9</sup> *Sonnet à Madame M.N.*, p.200. Ce poème de mai 1843 est adressé à Marie Ménessier, fille de Charles Nodier.

<sup>10</sup> *Á M. V.H., sonnet*, p.196. Musset se réconcilie avec Victor Hugo en 1843 et lui offre ce sonnet. Nous verrons que le désaccord avec Hugo, sur l'engagement du poète, sera plus durable et profond que ne le croit ici Musset.

<sup>11</sup> *Á mon frère, revenant d'Italie*, p.205. Le poème date de mai 1844.

et même si parfois il lui arrive de ne pas réussir, rien n'est perdu (...) Mes poèmes sont tous des poèmes de circonstance, ils s'inspirent de la réalité, c'est sur elle qu'ils se fondent et reposent. Je n'ai que faire de poèmes qui ne reposent sur rien »<sup>12</sup>.

Musset est romantique en ce qu'il se découvre et se vit soumis à l'esprit de l'époque, au *Zeitgeist* dans ce qu'il a de plus transitoire. Comme le montre bien Georges Gusdorf<sup>13</sup>, l'homme des Lumières, à la suite de l'homme classique, se pensait sous la catégorie de l'universel. Le moi romantique, quant à lui, se pense dans toute son historicité. Il ne règne pas sur un univers géométrisé.

Kant avait imaginé que les Lumières signifiaient l'émancipation de l'homme, son accession à l'état de majorité, la révolution et les guerres d'empire ont accouché d'un monde où il se retrouve condamné à une forme de minorité. Les grandes actions, les paroles qui infléchissent le cours des événements sont derrière lui. Le règne est au relatif, au si peu et à une sorte d'universelle superficialité. C'est de cette nouvelle, à la fois amère et joyeuse, qu'est porteuse l'œuvre de Musset. Les contemporains, qu'ils se nomment Chateaubriand, Balzac ou Hugo, ont beau rêver à des œuvres titanesques, Musset semble leur rappeler que la condition de l'homme moderne est d'une désarmante précarité – c'est un état maladif, celui d'un corps social exsangue qui n'en finit pas de panser deux plaies béantes qui se révèlent incapables de suturer<sup>14</sup> : celle de 1793 et celle de 1814.

L'époque, telle que Musset la scrute, ressemble à s'y méprendre à ces temps historiques de décadence, caractérisés en tout par une perte d'énergie qui voue par avance à l'échec toute entreprise de relèvement. Face à ce temps qui se délite, le poète ne se pose pas en accusateur public : il est trop semblable à son époque pour lui reprocher son alanguissement – son désœuvrement est le sien. La maladie de son siècle est la sienne : il ne fait que lui en renvoyer les symptômes. Ainsi, au plan esthétique, se reconnaît-il dans le caractère foncièrement hétéroclite des formes dont se satisfait une époque incapable d'inventer un style, faute de trouver en elle une force suffisante pour produire un idéal et s'y conformer. Ce seuil du siècle, tel que Musset le dépeint, apparaît déjà sous les traits d'un dilettantisme qu'on dirait fin de siècle<sup>15</sup>. Rien n'a encore commencé et tout semble déjà finir, dans un hoquet de l'histoire dont l'impression de déjà vu et de ressassement prête soit à rire soit à pleurer :

---

<sup>12</sup> Goethe, *Conversations avec Eckermann*, 18 septembre 1823, traduction de Jean Chuzeville, Gallimard, 1988, p.62-64.

<sup>13</sup> Georges Gusdorf, *L'Homme romantique*, Payot, 1984.

<sup>14</sup> *La Confession d'un enfant du siècle*, p.559.

<sup>15</sup> On pense aux *Dialogues philosophiques* de Renan, à Barrès, au jeune Claudel, à Proust et à leur quête d'un hédonisme esthète qui cherche dans les grandes heures du passé des émotions raffinées, *artistes*.

« Notre siècle n'a point de formes. Nous n'avons imprimé le cachet de notre temps ni à nos maisons, ni à nos jardins, ni à quoi que ce soit. On rencontre dans les rues des gens qui ont la barbe taillée comme du temps de Henri III, d'autres qui sont rasés, d'autres qui ont les cheveux arrangés comme ceux du portrait de Raphaël, d'autres comme du temps de Jésus-Christ. Aussi les appartements des riches sont des cabinets de curiosités : l'antique, le gothique, le goût de la Renaissance, celui de Louis XIII, tout est pêle-mêle. Enfin nous avons de tous les siècles, hors du nôtre, chose qui n'a jamais été vue à une autre époque : l'éclectisme est notre goût ; nous prenons tout ce que nous trouvons, ceci pour sa beauté, cela pour sa commodité, telle autre chose pour son antiquité, telle autre pour sa laideur même ; en sorte que nous ne vivons que de débris, comme si la fin du monde était proche »<sup>16</sup>.

D'un temps si vide est-il possible d'en rire, d'en dénoncer, par la farce, le vide ? Peut-être pas. Mathurin Régnier serait bien mal inspiré devant une époque qui sonne si creux – et si mélancoliquement creux :

« Il eût trouvé ce siècle indigne de satire,  
Trop vain pour en pleurer, trop triste pour en rire »<sup>17</sup>.

Le monde vit désormais sous le signe du rien mais est tiraillé par le regret d'une plénitude dont il garde, douloureusement, la mémoire. Musset ne manque pas une occasion de le rappeler à ses contemporains. Sa manière de le faire ? Le choix d'une désinvolture qui semble tout droit héritée du XVIII<sup>e</sup> s<sup>18</sup>. Comme si l'esprit de la Régence, fait d'insouciance joueuse et de sens du persiflage, avait survécu aux chambardements de l'histoire. Cet esprit, dans sa ténuité et sa volatilité mêmes, a su traverser les systèmes érigés censément pour transformer de fond en comble l'homme et lui donner la maîtrise de sa destinée. Quand ces systèmes idéologiques s'effondrent, l'esprit du rien fait entendre son obstination. Il est là, et bien là, au milieu du champ de ruines. Tel est Musset. Il n'accompagne pas les entreprises poétiques de reconstruction de la grandeur défunte de l'homme. Le grand homme étant mort, vient le règne du médiocre, du petit. Aucune rêverie sur la grandeur, aucune tentative d'héroïsation de l'homme contemporain ne peuvent aboutir : l'homme est condamné, par l'histoire, à vivre dans un espace rapetissé. Il n'y a plus d'épopée possible. Ceux qui prétendent le contraire mentent, par incapacité à prendre en compte cette donnée fondamentale de l'homme moderne : son irréductible petitesse.

---

<sup>16</sup> *La Confession d'un enfant du siècle*, p.563.

<sup>17</sup> *Sur la paresse*, p.191.

<sup>18</sup> Sous les traits de Valentin, Musset se dépeint, dans *Les deux maîtresses*, en 1837, comme un petit-maître de la Régence : « Son ton léger, son chapeau de travers, son air d'enfant prodigue en joyeuse humeur, vous eussent fait revenir en mémoire quelque *talon rouge* du temps passé » (p.652). Il faudrait dire aussi l'influence, sur Musset, du XVII<sup>e</sup> s. Le fait de décrocher l'acte poétique de l'action politique rappelle l'idée de Malherbe, rapportée par Racan dans ses *Mémoires pour la vie de M. de Malherbe*, suivant laquelle « un bon poète [n'est] pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles ». On sait par ailleurs Musset très proche d'un La Fontaine (voir, entre autres, *Silvia*, p.174).

Il n'y a plus d'Éden ni d'Arcadie et tout ce qui cherche à en tenir lieu est frappé d'un signe de facticité qui le rend ridicule et de facto inopérant. Le règne des simulacres a d'ores et déjà commencé. Cette désertion de l'idéal, le poète serait prêt à le croire immémorial, tant le bouleversement du tournant du siècle a été traumatique. Comme le dit Fantasio, en écho au *Mondain* de Voltaire, le paradis de Moïse sentait plutôt le foin vert que la rose puisque la rose est une invention de la civilisation<sup>19</sup>. Le passé n'est pas plus à mythifier que le présent n'est à prendre au sérieux lorsqu'il singe des grandeurs enfuies :

« Depuis qu'Adam, ce cruel homme,  
A perdu son fameux jardin,  
Où sa femme, autour d'une pomme,  
Gambadait sans vertugadin,  
Je ne crois pas que sur la terre  
Il soit un lieu d'arbres planté  
Plus célébré, plus visité,  
Mieux fait, plus joli, mieux hanté  
Mieux exercé dans l'art de plaire,  
Plus examiné, plus vanté,  
Plus décrit, plus lu, plus chanté,  
Que l'ennuyeux parc de Versailles.  
Ô dieux ! ô bergers ! ô rocailles !  
Vieux Satyres, Termes grognons,  
Vieux petits ifs en rangs d'oignons,  
Ô bassins, quinconces, charmilles !  
Boulingrins pleins de majesté,  
Où les dimanches, tout l'été,  
Bâillent tant d'honnêtes familles !  
Fantômes d'empereurs romains,  
Pâles nymphes inanimées,  
Qui tendez aux passants les mains,  
Par des jets d'eau tout enrhumées ! »<sup>20</sup>

L'œuvre de Musset n'est pas politique parce qu'elle s'engagerait dans les luttes de son temps, elle l'est parce qu'elle assume, dans toutes les facettes de son développement, cette petitesse et cette fatalité de l'intermittence qui échoient à l'homme moderne. Cette part du rien qui a tous les aspects de l'impuissance mais qui, dans le champ littéraire, lorsqu'elle est acceptée, peut devenir un levier d'une force incroyable.

---

<sup>19</sup> *Fantasio*, II, 1, p.293.

<sup>20</sup> *Sur trois marches de marbre rose*, p.206.